

Le petit tableau



Ce petit tableau, je l'avais vu dans je ne sais plus quel musée. J'avais aimé son thème à la fois des hommes, du minéral et de l'eau. Un ciel de caractère, des éclairages qui lui donnaient un relief très réel, son cadrage et sa composition, la qualité de ses reflets, sa sérénité, sa précision et sa finition, enchâssé dans un cadre doré.

Un paysage, bord de fleuve ou bord de mer. Optons pour le fleuve, peut-être même pour un lac, parce que l'eau n'a guère de rides et les chalands qu'on y voit ont une nonchalance comme portée par un léger courant qui n'appelle pas à l'effort. Le paysage a suffisamment de caractère pour qu'on le reconnaisse dans un hasard touristique.

La rive est en falaise, surmontée d'une haute croix dont on peut comparer la taille à celle des maisons du village accroché à mi-pente, l'équivalent de trois étages au moins.

Au-dessus du village, la falaise est curieusement creusée de cinq immenses trous. On aurait pu penser à des grottes naturelles de calcaire rongées par la rivière pendant des milliers d'années. Mais, les vestiges d'un plan incliné permettent d'imaginer que ces trous ont été creusés de mains d'hommes, des carrières dont les blocs pouvaient ainsi être glissés jusqu'à l'eau. Curieusement, au lieu d'un embarcadère, on voit l'amorce d'un tunnel. Peut-être les chalands venaient-ils s'y incruster pour embarquer les blocs.

Dans le lointain, on peut apercevoir sur la colline un moulin à vent et sur l'eau une embarcation à vapeur, à haute cheminée crachant un panache de fumée noire. En s'attardant sur ce détail, on peut imaginer des roues à aubes, sans en être certain, situant ainsi le tableau vers le milieu du XIXème siècle. La carrière paraît abandonnée, comme de nombreuses carrières de calcaire à la fin du XIXème siècle.

Plus près, sur la rive d'en face, devant ce que l'on peut interpréter comme un débarcadère couvert, quelques taches fauves découvrent des bateaux aux contours toujours incertains. Au premier plan, un chaland semble avancer doucement, chargé à ras bord, un homme à l'aviron gouvernail, l'autre tenant une perche ou un aviron en l'air, contre l'épaule et parlant à deux femmes assises à l'avant, un châte sur les épaules. L'une d'elles porte une coiffe blanche.

Tout devant, on croirait un tonneau flottant au fil de l'eau. Un oiseau au poitrail roux clair y fait escale.

Au centre du tableau, un autre chaland semble à l'arrêt, surmonté d'une cahute. Deux personnages sont assis à l'avant et l'aviron gouvernail est laissé à lui-même. On y vit peut-être là à pêcher ?

Au village, on peut y compter une dizaine de maisons, sans compter les trois ou quatre maisons dispersées à l'entour. Ce sont de vraies maisons pour autant qu'on en distingue au loin les murs droits, les fenêtres, les étages, les toits de tuiles et les cheminées.

Au pied du village, l'embarcadère. A mieux y regarder, il s'agit plutôt d'un ponton sur pilotis. A voir la hauteur de ceux-ci, on peut croire à une période de basses eaux, impression renforcée par la couleur fauve de la grève, qui semble ainsi avoir souvent eu une vie subaquatique.

Les arbres qui peuplent le vallon en remontant vers la falaise laissent penser qu'il y a là de l'eau qui coule d'en haut. Un village, ça a toujours besoin d'eau, même quand on est niché dans la falaise au bord d'une large étendue d'eau. Ces arbres ne sont pas des pins, sauf peut-être que cette touffe, là, au-dessus du tronc, pourrait être un pin, et ce tronc blanc ici, un bouleau. Bien malin qui pourrait deviner.

Le ciel est nuageux, mais le soleil passe par endroits pour frapper sans trop d'éclat quelques endroits de la falaise et du village. Les contrastes sont faibles, la couleur tire un peu sur les gris, sans tristesse. La couleur et la lumière se sont-elles fanées avec le temps, difficile à dire. Un nettoyage pourrait leur rendre un peu d'âme. En tout cas, la peinture est épaisse, on en sent bien les reliefs sous le doigt. Le relief est un procédé voulu par l'artiste, on le voit bien aux gronts blancs des nuages et aux bourgeonnements de la falaise et des arbres.

Le plus curieux est le support, une plaque en cuivre que l'on découvre en retournant le tableau. L'encadreur du cours de Tourny à Bordeaux pourrait nous en dire plus long s'il était encore en vie. Mais la dorure est usée, d'une belle patine, le stuc se fendille et parfois se casse sous l'assaut d'un air trop sec.

Encadré à Bordeaux, pourrait-on parler de la Garonne, à moins que ce soit les falaises du Rhône, ou le grand lac Léman ? Rien n'est dit. J'ai le tableau dans la tête, la falaise et ses trous, je les trouverai bien un jour.